BOUQUET de FIANÇAILLES

LÉGENDE

Il est dans le monde une tendre coutume : celle qui, avant que le mariage ait scellé l'union de deux coeurs faits l'un pour l'autre, les lie par le don d'une bague... et d'un bouquet!

Pas une d'entre nous, jeunes fiancées, ne s'est demandée à quoi se rattachait ce symbolique usage d'offrir des fleurs?... L'antique Armorique nous en offre la légende. Est-elle véridique? Je ne sais! mais elle m'a paru si touchante, que je l'ai recueillie pour vous l'offrir aujourd'hui.

Autrefois, tout à fait autrefois, vivait dans un modeste bourg en Bretagne, un petit pastour nommé Yvon. Orphelin dès son plus jeune âge, il avait été recueilli par de bons fermiers qui l'avaient charitablement élevé et l'employaient à mener les bêtes aux champs. Tout le jour il restait dans les pâturages; mais alors qu'il y a quelques années il aimait à se joindre à ses jeunes compagnons, maintenant la solitude ne lui pesait plus; il n'éprouvait pas le besoin de causer avec les autres pastours; toujours prêt à leur rendre service, il ne recherchait pas leur société. Dès qu'il était arrivé, il s'étendait avec empressement, tout de son long, dans l'herbe, et le menton dans les mains... il rêvait!...

Quel pouvait être le rêve qui l'immobilisait ainsi toute la journée? A quoi peut rêver un petit berger, dont le coeur pur n'a été effleuré par aucun doute, heurté par aucune passion?

Eh bien! si étonnant que cela puisse paraître, cette liqueur qui s'infiltre goutte à goutte dans le coeur et qu'on ressent quand elle le parfume ou qu'elle le brûle (j'ai nommé l'Amour!) avait glissé dans le coeur d'Yvon le pastour! Ce dieu Cupidon qui se joue des ris et des pleurs, y avait posé son petit doigt rose!

Depuis le jour heureux où il s'était avancé vers la Sainte-Table, recevoir le Dieu de toute consolation, ayant à ses côtés la petite Anne, il ne passait plus auprès d'elle sans se sentir ému. Il avait compris qu'un jour Anne serait quelque chose dans sa vie, et voici que ce pressentiment se réalisait, puisqu'elle devenait déjà l'objet de son amour, le but de ses pensées!

Il était, lui, bien sûr de l'aimer; elle était si douce et aussi si jolie: sous sa coiffe blanche, ses cheveux semblaient une gerbe d'épis dorés, ses yeux, deux bleuets; elle avait des joues veloutées et duvetées comme des pêches vermeilles, et elle montrait, dans un aimable sourire, des rangées de perles fines. Il n'était point mal, Yvon, dans tout l'éclat de ses vingt ans, le dimanche, avec ses braies bouffantes, son boléro court et son grand chapeau, il avait tout à fait bon air, et on voyait que c'était un Breton de la vraie race! Mais Anne s'était-elle laissée toucher par ces charmes, gagner par les qualités réelles que le pauvre petit possédait? Etait-elle animée pour lui d'un sentiment réciproque? Son coeur battait-il à l'unisson de la même pensée? Il le croyait, du moins: au catéchisme de M. le recteur, quand Yvon, perdant ses grands yeux bruns dans les prunelles azurées d'Anne, n'écoutait pas la question posée, elle la lui soufflait vite; à l'église, chaque dimanche, elle le gratifiait de son plus captivant sourire, et pour ne pas le perdre, il arrivait toujours une demi-heure avant la messe, se poster près du bénitier, pour lui offrir l'eau bénite et en recevoir le prix si désiré. Souvent, elle lui adressait un mot plein d'affection, d'amour même! Elle ne faisait pas cela pour les autres. N'était-ce que de la pitié qu'elle ressentait pour le pauvre orphelin? Oh! non, elle n'agirait pas ainsi; elle l'aimait! bien sûr, elle l'aimait!

Certes, il est doux d'aimer, et toutes les ivresses de l'amour, tous les enchantements du bonheur se pressaient confusément dans la pensée d'Yvon, faisant battre son coeur et lui murmurant à l'oreille de douces choses.

Mais cet amour lui apportait aussi (se peut-il dire!) des oucis. Il était entouré de tant d'obstacles, que son pessimisme d'amoureux lui montrait infranchissables! Il ne possédait ni sou ni maille, le pauvre petit Yvon, et Anne au contraire serait une des plus riches héritières du bourg. Quel abîme creuse l'argent entre deux êtres! Oh! il était certain qu'Anne le franchirait, cet abîme! Mais pour lui, comme c'était délicat de s'approcher d'elle. S'il avait pu lui déclarer son amour, la chose était faite, mais comment parler les mains vides! Il lui aurait fallu seulement de quoi acheter un petit présent! Il le lui offrirait en disant: "Anne, voulez-vous être à moi, comme est à vous ce petit cadeau dont je vous fais hommage?" Elle comprendrait, elle lui dirait: "Moi aussi, je vous aime!" Et quel délicieux moment ils vivraient, leurs mains pressées, alors qu'ils seraient "accordés"!

A TRAVERS LE MONDE — San Domenico Maggiore, à Naples

Des fleurs, seulement, s'il avait des fleurs! Mais on était en hiver; pas le moindre sourire de Flore sur le coteau, et à la ville, dame! il fallait toujours des sous; et il n'avait rien, rien à lui, pas même les habits qu'il portait! Cet horizon incertain, où il n'apercevait pas le moindre rayon libérateur, rembrunissait son front. Quoi! il serait toujours en butte aux caprices d'un sort méchant. Il n'aurait aperçu le bonheur que pour le mieux voir s'enfuir, trempé ses lèvres à la coupe des joies humaines que pour en goûter l'absinthe, sans en jamais sentir le miel!

* * *

A quelques pas de là, une statue de la Vierge, Notre-Dame de-la-Confiance, se dressait sur son socle de pierre, puissante protectrices des pasteurs et des troupeaux.

Yvon, qui aimait bien Notre-Dame, attiré par l'engagement vocable sous lequel on l'honorait, lui avait confié ses joies et ses peines, et ne manquait pas d'aller chaque jour, à cet effet, réciter pieusement à ses pieds un "Ave Maria".

...Ce jour-là, le temps étant trop froid, on était resté à la ferme, mais les occupations de la maison n'avaient point cependant distrait Yvon de ses pensées. Le lendemain, il devait revoir Anne; il sentait qu'il ne pourait supporter sa vue s'il ne devait pas lui parler. Il manquerait plutôt la messe, ce qu'il n'avait jamais fait!... Il n'avait trouvé aucune solution à ce torturant problème, et c'est pourquoi nous le voyons s'éloigner dans la brume, se précipiter aux genoux de Notre-Dame, et dans tout l'élan de son désespoir s'adresser tout haut à Marie:

"Oh! ma mère! disait-il, vous qu'on n'a jamais invoqué en vain, qui ne refusez jamais d'écouter ceux qui pleurent et protégez les orphelins, secourez-moi! En vous seule j'ai confiance. Donnez-moi les moyens de parler à Anne. Moi, qui n'ai rien à espérer, j'espère tout de vous!"

Pendant que, les yeux baignés de larmes, il prononçait cette fervente prière, il vit, ô prodige! la Vierge s'animer, une auréole briller au-dessus de son front, ses yeux s'éclairer de regards qu'ils n'avaient jamais eus, et elle lui dit, d'une voix plus suave que les mélodies des harpes éoliennes:

"J'aime les humbles, les purs et les confiants. Tu vas être exaucé, Yvon!"

Se penchant doucement, elle cueillit à ses pieds une touffe des herbes folles qui croissaient sur le sol, et en ayant rempli la corbeille qu'Yvon tenait à la main, elle l'approcha de ses lèvres! O merveille! La corbeille, devenue splendide, se trouva remplie d'une ample moisson de délicates fleurs rosées. Sous le baiser de la Vierge, la Bruyère était créée, le Bouquet de Fiançailles était né!

Marie donnant à Yvon ce bijou d'art céleste, que la neige qui tombait enrubannait de blanc sous les doigts de la sainte Vierge, lui dit:

"Va l'offrir à Anne, et soyez heureux."

Et, dans la nuit, l'angelus tintait, formant un doux accompagnement aux actions de grâces d'Yvon, qui se demandait s'il ne rêvait pas!

Le "Bouquet de Fiançailles" béni par Notre-Dame porta bonheur à Yvon, qui, un mois après, conduisait à l'autel sa bien-aimée Anne!

C'est (faut-il le croire) depuis ce temps-là que la "bruyère" est si abondante en Bretagne, terre témoin du miracle de la Vierge!

Jeunes filles qui lirez ces lignes, chérissez vos "gerbes de fiancées", et dans celui qui vous offrira un bouquet de bruyères, devinez un amour discret, mais fidèle et profond!

SYBILLE DE KERLAC.

PENSÉE D'ALBUM

Vers écrits en 1827 sur l'album d'une jeune fille :

Le magique pinceau, les Muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères.
Le fidèle vélin ;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Me confiera souvent sa secrète allégresse
Et son muet chagrin.
Et quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison de ses jeunes années,
Aujourd'hui l'avenir,
Alors veuille l'amour que de son beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage.

H. DE BALZAC.